

JOHN le CARRÉ

UN TRÂÎTRE À NOTRE GOÛT

roman

TRADUIT DE L'ANGLAIS
PAR ISABELLE PERRIN

ÉDITIONS DU SEUIL
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

Ce livre est édité par Anne Freyer-Mauthner

Titre original : *Our Kind of Traitor*

Éditeur original : Penguin Books/Viking, Londres

© David Cornwell, 2010

ISBN original : 978-0-670-91901-7

ISBN: 978-2-02-104957-2

© Éditions du Seuil, avril 2011, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

*À la mémoire de
Simon Channing Williams,
producteur de films, magicien, homme honorable*

Or les princes en ce cas
Honnissent le traître, mais en adorent la trahison.

SAMUEL DANIEL

À 7 heures du matin sur l'île caribéenne d'Antigua, un certain Peregrine Makepiece, surnommé Perry, athlète amateur complet de haut niveau et récemment encore enseignant de littérature anglaise dans un *college* réputé de l'université d'Oxford, disputait un match au meilleur des trois sets contre un quinquagénaire russe musclé et chauve, aux yeux marron, au dos raide et au port altier, du nom de Dima. Les événements qui avaient abouti à ce match firent bientôt l'objet d'intenses investigations de la part d'agents britanniques que leur profession ne disposait guère à croire au hasard. Et pourtant, sur ce point, Perry n'avait rien à se reprocher.

La venue de son trentième anniversaire, trois mois plus tôt, avait précipité la crise existentielle qui couvait en lui à son insu depuis plus d'un an. Assis à 8 heures du matin dans son modeste logement à Oxford, la tête entre les mains, après un jogging de quinze kilomètres qui n'avait pas réussi à soulager son sentiment d'affliction, il avait sondé son âme pour découvrir à quoi avait servi le premier tiers de son existence, sinon à lui fournir un prétexte pour éviter de s'aventurer hors des confins de la cité aux clochers rêveurs.

* * *

Pourquoi ?

Vu de l'extérieur, le parcours de Perry était celui d'une parfaite réussite universitaire. L'élève de l'école publique, fils de professeurs du secondaire, arrive à Oxford bardé de diplômes décernés

par l'université de Londres, nommé pour trois ans sur un poste offert par l'un des *colleges* historiques, établissement d'excellence fort bien doté. Son prénom, apanage traditionnel des couches supérieures de la société, lui vient d'Arthur Peregrine, prélat méthodiste originaire de Huddersfield qui soulevait les masses au XIX^e siècle.

Pendant le trimestre, quand il n'enseigne pas, il se distingue en cross-country et autres sports, et consacre ses soirées de liberté à un club de jeunes du quartier. Pendant les vacances, il conquiert des sommets difficiles et des voies extrêmes. Mais lorsque son *college* lui propose un poste permanent (ou plutôt, selon la vision aigrie qu'il en a maintenant, l'emprisonnement à vie), il renâcle.

Là encore : pourquoi ?

Au trimestre précédent, il avait fait un cycle de conférences sur George Orwell intitulé « Une Grande-Bretagne asphyxiée ? » et sa propre rhétorique l'avait inquiété. Orwell aurait-il cru possible que ces voix de nantis qui l'horripilaient dans les années trente, cette incurie débiliteuse, cette propension aux guerres à l'étranger et cet accaparement des privilèges se perpétueraient encore gaie-ment en 2009 ?

Ne voyant aucune réaction sur les visages interdits des étudiants qui le fixaient, il s'était donné la réponse lui-même : jamais, au grand jamais, Orwell n'aurait pu croire cela possible, ou alors il serait descendu dans la rue caillasser des vitrines à tour de bras.

* * *

C'était un sujet dont il avait rebattu les oreilles à Gail, sa petite amie de longue date, alors qu'ils étaient au lit, après un dîner d'anniversaire, dans l'appartement de Primrose Hill qu'elle avait en partie hérité de son père, par ailleurs sans le sou.

« Je n'aime pas les professeurs et je n'ai pas envie d'en devenir un. Je n'aime pas le monde universitaire et si je ne suis plus jamais obligé de porter une toge à la con, je me sentirai libre »,

avait-il déclaré à la masse de cheveux châtain clair confortablement nichée sur son épaule.

Ne recevant d'autre réponse qu'un ronronnement compréhensif, il enchaîna.

« Ressasser mon laïus sur Byron, Keats et Wordsworth à une bande d'étudiants qui s'en foutent parce que tout ce qui les intéresse, c'est un diplôme, une bonne baise et un paquet de fric ? Je connais, j'ai donné, et ça me gonfle. »

Puis, montant encore d'un cran :

« La seule chose, ou presque, qui pourrait vraiment me retenir dans ce pays, c'est une putain de révolution. »

Sur quoi Gail, jeune avocate dynamique en pleine ascension, dotée d'un physique avantageux et d'un sens de la répartie parfois un peu trop affûté pour son bien et celui de Perry, l'assura qu'aucune révolution ne saurait se faire sans lui.

Tous deux étaient *de facto* orphelins. Les parents de Perry avaient incarné les nobles principes de tempérance des socialistes chrétiens, ceux de Gail, tout le contraire. Son père, acteur attendrissant dans sa médiocrité, était mort prématurément d'abus d'alcool, d'une dose quotidienne de soixante cigarettes et d'une passion malavisée pour sa fantasque épouse. Sa mère, actrice elle aussi quoique moins attendrissante, avait quitté la maison quand Gail avait treize ans et, disait-on, vivait d'amour et d'eau fraîche sur la Costa Brava en compagnie d'un assistant caméraman.

* * *

Après avoir pris la grande décision, aussi irrévocable que toutes ses grandes décisions, de tirer sa révérence à la vie universitaire, la réaction instinctive de Perry fut de retrouver ses racines. Le fils unique de Dora et d'Alfred allait reprendre leurs convictions à son compte en redémarrant sa carrière là où eux avaient été obligés d'abandonner la leur.

Il allait cesser de jouer les intellectuels de haut vol, s'inscrire à une authentique formation de professeur du second degré et,

comme eux, décrocher un poste dans l'une des zones les plus défavorisées du pays.

Il enseignerait les matières au programme, ainsi que tout sport qu'on voudrait bien lui confier, à des enfants qui auraient besoin de lui comme guide pour leur propre épanouissement et non comme tremplin vers la prospérité petite-bourgeoise.

Mais Gail ne s'inquiéta pas autant de ces projets qu'il l'aurait peut-être voulu. Malgré toute sa détermination à se retrouver *au cœur de la vraie vie*, il restait chez lui d'autres facettes conflictuelles que Gail avait appris à connaître.

Certes, il y avait Perry l'étudiant torturé de l'université de Londres, où ils s'étaient rencontrés, qui, à l'instar de T.E. Lawrence, avait fait route vers la France à bicyclette pendant les vacances et pédalé jusqu'à s'écrouler d'épuisement.

Il y avait aussi Perry l'alpiniste aventureux, incapable de participer à une course ou à un jeu, depuis le rugby à sept jusqu'aux chaises musicales avec les neveux et nièces de Gail à Noël, sans être saisi d'un désir impérieux de gagner.

Mais il y avait aussi Perry le sybarite refoulé, qui s'offrait d'improbables parenthèses de luxe avant de retourner à sa mansarde. Et c'est ce Perry-là qui se trouvait sur le plus beau court de tennis de la plus belle station balnéaire d'Antigua en pleine crise économique, aux premières heures de cette matinée de mai pour éviter un soleil trop écrasant, avec, de l'autre côté du filet, le Russe Dima, tandis que Gail, capeline souple et robe de plage suffisamment vaporeuse pour ne pas cacher son maillot de bain, avait pris place au milieu d'une curieuse assemblée de spectateurs au regard vide, certains vêtus de noir, qui semblaient avoir collectivement prêté serment de ne pas sourire, de ne pas parler et de ne pas manifester le moindre intérêt pour le match qu'on les obligeait à regarder.

* * *

Gail s'estimait bien heureuse que l'escapade dans les Caraïbes ait été organisée avant que Perry ne prenne sa grande décision sur un coup de tête. Tout avait commencé au plus sombre de novembre, lorsque son père était mort de ce même cancer qui avait emporté sa mère deux ans plus tôt, laissant Perry dans une modeste aisance. Comme il était contre le principe même de l'héritage, il hésita à donner toute sa fortune aux pauvres, mais, après une guerre d'usure menée par Gail, ils s'étaient décidés pour une offre spéciale de vacances tennistiques inoubliables au soleil.

La date de ce séjour s'avéra on ne peut plus propice, car, tandis qu'approchait leur départ, des décisions encore plus importantes se profilaient devant eux :

Que devait faire Perry de sa vie, et devaient-ils le faire ensemble ?

Gail devait-elle abandonner le barreau pour accompagner aveuglément Perry vers l'horizon radieux, ou poursuivre sa propre carrière fulgurante à Londres ?

Ou bien le temps était-il venu de reconnaître que sa carrière n'était pas plus fulgurante que celle de la plupart des jeunes avocats et donc d'envisager une grossesse, ce que Perry ne cessait de lui répéter ?

Même si Gail, par provocation ou par sécurité, avait pour habitude de faire la part des choses, nul doute qu'ils se trouvaient alors, ensemble et séparément, à la croisée des chemins et qu'ils devaient mener une vraie réflexion, pour laquelle un séjour à Antigua semblait le cadre idéal.

* * *

Leur vol ayant été retardé, il était minuit passé quand ils arrivèrent à leur hôtel. Ambrose, le majordome omniprésent de la station, les accompagna à leur bungalow. Ils firent la grasse matinée et, lorsqu'ils eurent pris leur petit-déjeuner sur le balcon, il faisait trop chaud pour jouer au tennis. Ils nagèrent le long d'une plage aux trois quarts vide, déjeunerent seuls près de la piscine, firent

l'amour dans la langueur de l'après-midi et se présentèrent à 18 heures à la boutique tenue par le moniteur, reposés, heureux et impatients de jouer.

Vue de loin, la station se composait d'un simple ensemble de bungalows blancs disséminés le long d'une plage en fer à cheval longue de près de deux kilomètres et recouverte d'un sable fin de carte postale. Les extrémités en étaient marquées par deux promontoires rocheux parsemés de broussailles, entre lesquels couraient un récif de coraux et un cordon de bouées fluorescentes destinées à éloigner les yachts trop curieux. Sur des terrasses en retrait taillées dans le flanc de la colline s'alignaient les courts de tennis de qualité professionnelle. D'étroites marches de pierre qui serpentaient entre des arbustes fleuris menaient à la boutique du moniteur. Une fois entré, on se retrouvait au paradis du tennis, raison pour laquelle Perry et Gail avaient choisi cet endroit.

Il y avait un court central et cinq autres plus petits. Les balles de compétition étaient conservées dans des réfrigérateurs verts et des coupes d'argent exposées dans des vitrines portaient les noms de champions d'autrefois, parmi lesquels Mark, le moniteur australien empâté.

« Alors, on tourne autour de quel niveau, si je puis me permettre ? » demanda-t-il avec une courtoisie appuyée, remarquant sans rien dire la qualité des raquettes éprouvées par le combat, les épaisses chaussettes blanches et les bonnes chaussures de tennis usées de Perry, ainsi que le décolleté de Gail.

Perry et Gail formaient un couple très séduisant, sorti de la prime jeunesse mais encore dans la fleur de l'âge. La nature avait doté Gail de membres longs et bien galbés, de petits seins hauts, d'un corps souple, d'un teint anglais, de beaux cheveux dorés et d'un sourire capable d'illuminer les recoins les plus sombres de la vie. Perry était très anglais dans un autre style, avec son corps dégingandé, désarticulé à première vue, son long cou à la pomme d'Adam saillante, sa démarche gauche, presque vacillante, et ses oreilles décollées. À l'école, on l'avait surnommé la Girafe jusqu'au jour où ceux qui avaient eu l'imprudence de le faire reçurent une

bonne leçon. Avec la maturité, il avait acquis (inconsciemment, ce qui n'en était que plus impressionnant) une grâce fragile mais incontestable. Sa tignasse châtain frisée, son large front couvert de taches de rousseur et ses grands yeux derrière ses lunettes lui donnaient un air de perplexité angélique.

Gail, qui ne lui faisait pas confiance pour se hausser du col et avait toujours une attitude protectrice envers lui, prit sur elle de répondre à la question du moniteur.

« Perry joue les éliminatoires du Queen's et, une fois, il a atteint le tableau final, pas vrai ? Tu es même allé jusqu'aux Masters. Et cela après s'être cassé la jambe au ski et n'avoir pas joué pendant six mois, ajouta-t-elle avec fierté.

– Et vous, madame, oserai-je vous poser la question ? demanda Mark, l'obséquieux moniteur, en insistant un peu trop sur le "madame" au goût de Gail.

– Moi, je suis son faire-valoir, répondit-elle fraîchement.

– N'importe quoi ! » commenta Perry.

L'Australien suçota ses dents, secoua la tête avec incrédulité et feuilleta un carnet mal tenu.

« Eh bien, j'ai un couple qui pourrait vous aller. Ils sont beaucoup trop forts pour mes autres clients, je vous préviens. Enfin, il faut dire que je n'ai pas un choix infini. Vous devriez peut-être faire un petit essai tous les quatre ? »

Ils se retrouvèrent donc opposés à un couple d'Indiens de Bombay en voyage de noces. Le court central était pris, mais le numéro 1 était libre. Bientôt, quelques passants et joueurs venus des autres courts les regardèrent s'échauffer : balles lentes frappées depuis la ligne de fond de court et renvoyées mollement, passing-shots que personne n'essayait de rattraper, smashes au filet qu'on laissait passer. Perry et Gail gagnèrent le tirage au sort, Perry laissa Gail servir en premier, mais elle commit deux doubles fautes et ils perdirent leur engagement. La jeune mariée indienne prit le relais et la partie se poursuivit tranquillement.

C'est lorsque Perry fut au service que la qualité de son jeu éclata au grand jour. Il avait une première balle haute et puissante

contre laquelle il n'y avait pas grand-chose à faire quand elle ne sortait pas. Résultat : quatre services gagnants d'affilée. La foule grossit, les joueurs étaient jeunes et beaux, les ramasseurs de balles se découvraient une énergie nouvelle. Vers la fin du premier set, Mark le moniteur passa jeter un coup d'œil l'air de rien, assista à trois jeux, puis, avec un froncement de sourcils pensif, retourna à sa boutique.

Après un long deuxième set, le score était d'une manche partout. Le troisième et dernier set arriva à 4-3 en faveur de Perry et Gail. Mais alors que Gail avait tendance à retenir ses coups, Perry, lui, donnait toute sa mesure et le match se termina sans que le couple indien remporte un autre jeu.

La foule se dispersa. Les quatre joueurs restèrent pour échanger des compliments, prendre rendez-vous pour la revanche et peut-être boire un verre au bar ce soir ? Avec plaisir. Les Indiens partirent, laissant Perry et Gail récupérer leurs raquettes et leurs pulls.

C'est alors que le moniteur australien revint avec un homme musclé, très droit, au torse énorme, complètement chauve, qui portait une Rolex en or incrustée de diamants et un pantalon de survêtement gris retenu à la taille par un cordon noué.

* * *

Que Perry ait d'abord remarqué le nœud du cordon à la taille et le reste de l'homme ensuite s'explique aisément. Il était en train d'échanger ses vieilles mais confortables chaussures de tennis pour une paire d'espadrilles et, quand il entendit son nom, il était encore plié en deux. À la manière des hommes grands et maigres, il releva donc lentement sa longue tête et vit en premier lieu des sandales en cuir chaussant des pieds petits, presque féminins, écartés dans une posture de pirate, puis une paire de mollets massifs revêtus d'un survêtement gris, puis, en remontant, le cordon qui maintenait le pantalon retenu par un double nœud, comme il se doit quand on a d'aussi lourdes responsabilités.

Au-dessus du cordon, une bedaine recouverte d'une chemise ponceau du plus fin coton qui enserrait un torse si massif qu'il semblait tout d'un bloc entre ventre et poitrine, et, en remontant, un col Mao qui, boutonné, aurait ressemblé à un faux col de pasteur en plus étroit, si ce n'est qu'il eût été rigoureusement impossible d'y faire tenir un cou si musclé.

Et au-dessus du col, penché de côté en signe de sollicitation, sourcils levés en signe d'invite, le visage lisse d'un homme d'une cinquantaine d'années aux yeux marron expressifs et au sourire rayonnant de dauphin. L'absence de rides ne suggérait pas le manque d'expérience, tout au contraire. C'était un visage qui, pour Perry le grand aventurier, semblait sculpté pour la vie : le visage, dit-il bien plus tard à Gail, d'un homme accompli, statut auquel lui-même aspirait et que, malgré tous ses efforts virils, il pensait ne pas avoir encore atteint.

« Perry, permettez-moi de vous présenter mon grand ami et mécène, M. Dima, qui vient de Russie, annonça Mark en ajoutant une note cérémonieuse à sa voix melliflue. Dima a trouvé que vous faisiez un sacrément bon match tout à l'heure. Pas vrai, monsieur ? En fin connaisseur du tennis, il a beaucoup apprécié votre jeu. Je crois que je peux dire ça, Dima ?

– Nous faire une partie ? proposa Dima sans quitter Perry de ses yeux bruns contrits.

– Enchanté ! » lança Perry, un peu essoufflé, qui s'était entre-temps redressé gauchement de toute sa hauteur, en lui tendant une main couverte de sueur.

Dima avait une main d'artisan devenue adipeuse, avec une petite étoile (ou un astérisque ?) tatouée sur la seconde phalange du pouce.

« Et voici Gail Perkins, ma chère moitié », ajouta-t-il pour ralentir un peu le rythme d'une conversation qui s'emballait.

Mais avant que Dima ait pu répondre, Mark avait émis un grognement de désapprobation flagorneur.

« Ah non, Perry, "moitié" n'est vraiment pas le terme qui convient ! s'insurgea-t-il. N'allez pas croire ce type, Gail ! Vous

n'aviez rien d'une demi-portion sur le court, loin de là. Vous avez fait un ou deux passing-shots de revers carrément divins, pas vrai, Dima ? Vous l'avez remarqué vous-même. On vous regardait sur le circuit fermé dans la boutique.

– Mark dit vous jouez le Queen's, ajouta Dima d'une voix pâteuse, profonde et gutturale à l'accent vaguement américain, sans se départir de son sourire de dauphin.

– Oui, enfin, ça, c'était il y a quelques années, précisa Perry avec modestie, essayant encore de gagner du temps.

– Dima vient d'acheter Three Chimneys, pas vrai, Dima ? annonça Mark, comme si cette nouvelle rendait plus irrésistible la perspective d'un match. C'est le plus beau coin de ce côté de l'île, pas vrai, Dima ? Il a de grands projets, paraît-il. Et vous deux, vous logez dans le bungalow Captain Cook, je crois, un des plus agréables de la station, à mon avis. »

C'était bien cela.

« Eh ben, voilà. Vous êtes voisins, pas vrai, Dima ? Three Chimneys est perché juste sur la pointe de la péninsule, de l'autre côté de la baie par rapport à vous. C'est la dernière grande propriété de l'île qui reste à rénover, mais Dima va y mettre bon ordre, n'est-ce pas, monsieur ? Il est question d'une émission d'actions avec priorité aux habitants de l'île, ce qui me semble très civil. En attendant, vous vous adonnez aux joies du camping, m'a-t-on dit. Et vous recevez quelques amis et parents qui sont aussi portés là-dessus. J'admire. Nous admirons tous. Pour quelqu'un qui dispose de telles ressources, c'est très courageux.

– Nous faire une partie ?

– Un double ? » demanda Perry en s'arrachant au regard intense de Dima pour jeter un coup d'œil interrogateur à Gail.

Mais Mark, ayant établi sa tête de pont, poussa son avantage.

« Ah non, Perry, pas de double pour Dima, désolé, intervint-il vivement. Notre ami ne joue qu'en simple, pas vrai, monsieur ? Vous ne comptez que sur vous-même et vous aimez être responsable de vos erreurs, m'avez-vous dit un jour. Ce sont très exac-

tement vos paroles il n'y a pas si longtemps, et elles m'ont fait forte impression. »

Voyant Perry partagé mais néanmoins tenté, Gail vola à son secours.

« Ne t'en fais pas pour moi, Perry. Si tu veux jouer un simple, vas-y, pas de problème.

– Perry, je crois que vous ne devriez pas hésiter à relever le gant, insista lourdement Mark. Si j'avais le goût des paris, je ne saurais pas sur lequel de vous deux miser, et ça, c'est vrai de vrai. »

Dima boitait-il en s'éloignant ? Le pied gauche qui traînait un peu ? Ou bien était-ce simplement l'effort de trimballer partout cet énorme torse à longueur de journée ?

* * *

Est-ce aussi à ce moment-là que Perry remarqua pour la première fois les deux hommes blancs désœuvrés qui rôdaient près de l'entrée du court ? L'un, les mains mollement serrées dans le dos, l'autre, les bras croisés sur la poitrine ? Tous les deux en baskets ? L'un blond, avec un visage poupin, l'autre, brun et indolent ?

Si c'est le cas, ce fut inconscient, affirma-t-il avec mauvaise grâce, dix jours plus tard, à l'homme qui se faisait appeler Luke et à la femme qui se faisait appeler Yvonne alors qu'ils étaient assis tous les quatre à une table ovale au sous-sol d'une jolie maison de Bloomsbury.

Ils y avaient été amenés en taxi de chez Gail, à Primrose Hill, par un grand homme sympathique, portant un béret et une boucle d'oreille, qui disait s'appeler Ollie. Luke leur avait ouvert la porte et Yvonne attendait derrière lui. Dans un vestibule richement moqueté qui sentait la peinture fraîche, ils s'étaient tous serré la main, puis Luke les avait poliment remerciés de s'être dérangés et les avait conduits à ce sous-sol aménagé où se trouvaient une table, six chaises et une kitchenette. En haut du mur donnant sur

la rue, des fenêtres demi-lune en verre dépoli se voilaient parfois de l'ombre des pieds des passants sur le trottoir.

Perry et Gail furent délestés de leurs mobiles, puis invités à signer une déclaration dans le cadre de la loi sur les secrets d'État. Gail l'avocate lut le texte et s'en offusqua. « Jamais de la vie ! » s'exclama-t-elle alors que Perry, en marmonnant « Qu'est-ce que ça change ? », signait impatiemment. Après avoir fait une ou deux suppressions et quelques ajouts, Gail signa en rechignant. Le sous-sol était faiblement éclairé par une lampe accrochée au-dessus de la table. Les murs de brique exsudaient de légers relents de vieux porto.

Luke était courtois, rasé de près, âgé d'environ quarante-cinq ans et trop petit aux yeux de Gail. Les espions devraient être plus grands que nature, se dit-elle avec une fausse jovialité due à sa nervosité. Très droit dans son élégant costume anthracite, avec ses petites mèches grisonnantes qui rebiquaient au-dessus des oreilles, il lui rappelait plutôt un cavalier amateur aux manières policées.

Yvonne, quant à elle, ne pouvait guère être beaucoup plus âgée que Gail, à qui elle parut guindée au premier abord, mais belle dans le genre bas-bleu. Avec son tailleur passe-partout, ses cheveux noirs coupés au carré, sans maquillage, elle se vieillissait inutilement et cultivait une allure bien trop stricte pour une espionne, pensa Gail, toujours résolue à prendre les choses à la légère.

« Bref, vous ne les avez pas repérés comme étant des gardes du corps, suggéra Luke, sa tête bien soignée oscillant de l'un à l'autre, assis en face de lui. Une fois seuls, vous ne vous êtes pas dit quelque chose comme : “Tiens, tiens ! Bizarre autant qu'étrange, ce type, ce Dima truc-chose, là, on dirait qu'il se paie une protection rapprochée.” ? »

C'est vraiment comme ça qu'on se parle, Perry et moi ? se demanda Gail. Je n'aurais pas cru.

« Oui, j'ai vu ces hommes, concéda Perry. Maintenant, si la question est : est-ce qu'ils m'ont fait une impression particulière ?, la réponse est non. Deux types qui cherchent des partenaires de

tennis, voilà ce que j'ai dû penser, si tant est que j'aie pensé quoi que ce soit, ajouta-t-il en se pinçant le front du bout de ses longs doigts. Je veux dire, "gardes du corps", ce n'est pas la première idée qui vous vient à l'esprit, si ? Enfin, à vous, peut-être, c'est le monde dans lequel vous vivez, je suppose, mais pour le pékin moyen, pas vraiment.

– Et vous, Gail ? lança Luke avec sollicitude. Vous qui fréquentez les tribunaux à longueur de journée, vous qui voyez le monde des méchants dans toute sa splendeur, est-ce que vous avez eu des soupçons à leur égard, vous ?

– Si je les ai remarqués, j'ai sans doute pensé que c'étaient deux types qui me reluquaient, donc je ne leur ai pas prêté attention », répliqua Gail.

Cela ne suffit pas à satisfaire Yvonne, avec sa tête de première de la classe.

« Mais le soir, Gail, en repensant à cette journée... »

Écossaise ? Ça se pourrait bien, songea Gail, qui se flattait d'avoir une oreille de mainate pour les accents.

« Vous n'avez vraiment rien pensé en voyant deux hommes traîner là sans rien faire, comme aux ordres ?

– C'était notre première vraie soirée à l'hôtel, expliqua Gail dans un élan d'exaspération. Perry nous avait réservé un dîner aux chandelles au Captain's Deck, d'accord ? Il y avait les étoiles, la pleine lune, des grenouilles qui beuglaient des chants d'amour et un rayon de lune qui arrivait presque à notre table. Vous croyez vraiment qu'on a passé la soirée les yeux dans les yeux à parler des gorilles de Dima ? Non mais, ce qu'il faut pas entendre ! »

Puis, craignant d'avoir paru plus malpolie qu'elle n'en avait eu l'intention :

« D'accord, oui, on a parlé de Dima, très brièvement. C'est le genre de type qu'on n'oublie pas, le premier oligarque russe qu'on rencontrait. Mais après coup, Perry se serait fichu des claques pour avoir accepté ce simple avec lui et il voulait téléphoner au

moniteur pour lui dire d'annuler. Alors, je lui ai dit que j'avais déjà dansé avec des hommes comme Dima et qu'ils avaient une technique stupéfiante. Ça t'a cloué le bec, hein, chéri ? »

Séparés par un vide aussi large que l'océan Atlantique qu'ils avaient récemment traversé, mais aussi bien heureux de pouvoir s'épancher auprès de deux auditeurs dont la curiosité était toute professionnelle, Perry et Gail reprirent leur récit.

* * *

6 h 45, le lendemain matin. Vêtu de sa plus belle tenue blanche, serrant dans ses mains deux tubes de balles réfrigérées et un gobelet de café, Mark les attendait en haut des marches en pierre.

« J'avais drôlement peur que vous ayez une panne d'oreiller, dit-il, très nerveux. Enfin bon, tout va bien, pas de problème. Gail, comment ça va, aujourd'hui ? Vous avez une mine superbe, si je puis me permettre. Après vous, monsieur Perry, je vous en prie. Quelle journée, hein ? Quelle journée ! »

Perry monta la seconde volée de marches jusqu'à l'endroit où le sentier obliquait à gauche et se retrouva nez à nez avec les deux mêmes hommes que la veille au soir. Blousons d'aviateur sur le dos, ils étaient postés de chaque côté de l'arche fleurie qui, tel le chemin menant à l'autel, conduisait à la porte du court central, un monde à part, clos des quatre côtés par des écrans de toile et des haies d'hibiscus hautes de six mètres.

En les voyant approcher tous les trois, le blond au visage poupin avança d'un demi-pas et, avec un sourire éteint, écarta les mains dans l'attitude classique de celui qui s'apprête à fouiller quelqu'un. Médusé, Perry se figea, dressé de toute sa hauteur, à deux bons mètres de distance, Gail à son côté. Quand l'homme avança encore d'un pas, Perry recula d'autant, entraînant Gail avec lui, et s'exclama : « Mais c'est quoi, ce délire ? » en s'adressant de fait à Mark puisque ni le bébé Cadum ni son brun collègue ne donnaient aucun signe d'avoir entendu, et *a fortiori* compris, sa question.